Monroe et Anglais.

VII

La patrie véritable elle-même—*patrie* et non *pays*—celle de la même histoire, de la même langue et de la même race, peut *diminuer* en *s'étendant*. La force n'est pas rigoureusement dans la grandeur ou la grosseur matérielle, et les conquêtes, en agrandissant votre domaine ou votre empire, en changeant ses conditions politiques et morales, peuvent l'affaiblir. La conquête est souvent l'ennemi qui entre chez vous, qui ne devient pas toujours votre ami, sur lequel il faut veiller, qui vous déséquilibre dans votre unité et qui vous conduit à la décadence et à la ruine après des jours plus ou moins longs de prospérité, de puissance et de jouissances. Il faut être bien fort et rester bien fort pour porter éternellement sur ses épaules un immense fardeau de choses multipliées, s'alourdissant tous les jours, plus ou moins étrangères et qui tendent à se détacher ou à se séparer. Ces choses-là sont-elles même bien liées entre elles, soudées à l'épreuve du temps, formant un tout qui n'a qu'une raison d'être et qui doit être éternel? N'y a-t-il aucune dissolution à craindre; et si la *patrie*, qui jouit d'une unité aussi parfaite que possible, avec une même raison, une même volonté et un même cœur, peut s'amoindrir, s'affaiblir et même mourir, qui peut assurer l'avenir et le sort du grand pays quel qu'il soit qui ne se trouve pas dans les mêmes conditions de vie intellectuelle et morale de croyance, de foi, de patrie et conséquemment de durée? Certes, pour justifier ou légitimer sa conquête, son extension, son expansion, voire même son *infiltration*, comme on a dit pour l'Angleterre, on peut bien invoquer sa civilisation supérieure, qui pourrait bien parfois n'être supérieure que par certains moyens où la ruse et la perfidie aident au succès, et nous devons même avouer qu'il doit y avoir une supériorité, au moins momentanée, du vainqueur sur le vaincu et du conquérant sur le conquis; mais la civilisation elle même, fût elle réelle, fut-elle romaine, fût-elle portée par une patrie glorieuse entre toutes jusqu'aux limites du monde, ne sauvera pas Rome de la destruction et du démembrement impérial que la civilisation punique n'avait sauvé Carthage.

Ce n'est pas, bien entendu, qu'on puisse entièrement comparer l'Angleterre à Carthage, et si la foi carthaginoise s'est nommée la foi punique, *fides punica*, il y aurait peut-être une sévérité injuste à appeler l'Angleterre la *perfide Albion*. Il y a sans doute une certaine quantité de perfidie dans l'ambition; mais la perfidie n'y domine pas toujours, et vous y découvrez parfois d'autres vertus utiles et nécessaires. Après tout, pour être un peu perfide ou de sincérité douteuse, est-il indispensable d'être Anglais? Les Anglais, du reste, sourient à ce compliment français.

Non, la comparaison, bien que possible par plus d'un côté, ne peut pas être parfaite entre l'Angleterre et Carthage.

D'abord, les temps ne sont plus les mêmes, et si tous les peuples d'aujourd'hui ne sont pas aussi bons chrétiens qu'ils devraient l'être et qu'ils le deviendront plus tard, ils ne sont pas pourtant païens comme au temps d'Annibal et de Scipion l'Africain, alors que Caton l'Ancien terminait tous ses discours par son fameux: *Delenda Carthago*. Les galères carthaginoises d'Amilcar n'avaient rien des navires de combat et des formidables cuirassés de l'Angleterre. Alors, dans la très petite Méditerranée où Ulysse naviguait pendant dix ans pour retrouver Ithaque, pas de canons qui tonnaient et pas de glorieux vapeurs qui se moquaient de Neptune et de la distance. Puis, bien qu'il puisse y avoir quelques Carthaginois en Angleterre, comme partout, les deux races ne sont pas les mêmes et parfaitement comparables.

Mais l'unité et la puissance de Carthage et de la Grande Bretagne se ressemblent beaucoup, procédant du même principe, employant les mêmes moyens, conquérant à droit-, s'appropriant à gauche, prenant un peu partout où il y avait à prendre, mais sans pouvoir assurer la conquête et la colonie contre les dangers du lointain, de l'éparpillement et du peu d'homogénéité dans les éléments disséminés de l'empire. Carthage ne fut pas une véritable capitale comme Rome, et si nous disions que Londres en est une pour l'Australie, pour l'Inde, pour le Canada et pour les innombrables possessions anglaises, nous nous servirions d'un mot inexact ou d'une expression peu juste. Le temps n'est pas encore passé où la colonie lointaine et même rapprochée peut être disputée et changée de maître ou de possesseur, et la colonie elle même, devenue majeure et mécontente, étant parfois un peuple nouveau ou modifié, possède toujours le droit au détachement, à la séparation et à l'indépendance. Sans ce droit, par exemple, les Etats-Unis existeraient-ils aujourd'hui? Et l'insurrection de l'île de Cuba serait-elle plus criminelle que celles qui ont fait la république du Mexique et les républiques de l'Amérique du Sud? Droit ou non, le fait est là.

Mais les possessions lointaines et coloniales, avec un lien qui n'est pas toujours intime, avec une administration compliquée et une législation difficile, exigeant une marine de surveillance et de défense qui doit être partout, ne disent pas précisément l'unité de la patrie, la solidité et son invulnérabilité. Il y a trop de complications dans un semblable pays, trop de points à garder et à protéger, trop de forces peu unies et tendant à se séparer. Est-il possible d'être partout, et surtout d'y être en maître? Et quand les empires de cette nature, composés de tant de pièces et de morceaux, généralement peu aimés, volent tomber certaines pièces importantes de l'édifice mal joint et rarement solide, on s'attend à voir crouler le reste.

Certes, toute nation est vulnérable, celle qui se forme, celle qui est formée et celle qui paraît toute puissante; nous devons même croire, d'après l'histoire, que pas une n'est immortelle; il y a dans l'avenir, c'est-à-dire dans l'inconnu, des changements, des modifications, des révolutions et un imprévu d'événements qui échappent aux yeux des meilleurs prophètes, si toutefois il en existe encore; mais l'on peut, selon toute vérité, dire que la puissante Angleterre, la reine des mers, l'une des cinq grandes Puissances du monde avec la France, la Russie, les Etats-Unis et l'Allemagne, est vulnérable par bien des points et par bien des côtés. Puisqu'elle est partout, avec des possessions et des intérêts partout, on peut la blesser partout. Est-ce même au cœur, ou plutôt à la tête, car l'Angleterre a bien plus une tête qu'un cœur, qu'il faudrait la frapper pour la tuer, et l'ennemi mortel devrait-il remonter la Tamise jusqu'à la vieille Tour de Londres pour renverser à tout jamais le colossal empire de la Grande Bretagne et des Indes? Car nous savons que la reine Victoria porte maintenant le titre de reine d'Angleterre et d'Impératrice des Indes, et quand son successeur, le prince de Galles peut être, prendra sa place, il sera empereur des Indes lui-même. Mais si les Indes prises étaient reprises? Mais si le Canada se reprenait lui-même? Mais si l'Australie faisait de sa quasi-autonomie une indépendance complète? Mais si toutes les autres parties, éloignées de l'île anglaise et lointaine, se détachaient sans regret au jour possible de la défaite? Car l'Angleterre est vulnérable par tous ces points et par d'autres encore. Elle a plus d'un défaut à sa cuirasse de nation et d'empire colonial, et si ses cuirassés de guerre sont formidables et nombreux, sont-ils absolument invincibles? Depuis Aboukir et Trafalgar aucun combat terrible n'a décidé du sort des mers, et non seulement l'Angleterre a des ennemis de sa taille, vulnérables par moins de côtés, qu'elle connaît fort bien et qu'elle doit connaître, car elle ne s'arroge pas le droit d'avoir beaucoup d'amis, mais elle peut encore redouter des alliances qui l'inférioriseraient et ne lui donneraient pas l'avantage du plus fort sur le plus faible.

Car l'Angleterre, entre nous soit dit, n'aime guère à prouver sa force que contre les plus faibles, et les plus faibles que nul autre ne protège.

Brave sans doute, l'Angleterre n'aime pas la guerre, et si sa politique est de se réjouir que les autres la fassent, surtout quand ces autres sont ses voisins et ses rivaux, c'est simplement par amour de .....l'humanité.

On grandit volontiers dans l'affaiblissement de ses rivaux et de ses voisins, et la guerre fait toujours des épaves bonnes à recueillir.

VIII

L'Angleterre, en vérité, est peu aimée par les autres nations.

A-t-elle voulu et veut elle qu'il en soit ainsi? Ses préoccupations sont-elles d'un autre ordre, et ses travaux la dispense-t-elle d'une considération aussi secondaire?

Ce n'est pas que sa race, vraiment énergique et forte, ayant accompli des prodiges certains et considérée comme l'une des premières par les œuvres, n'ait eu et n'ait encore de nobles caractères, de hautes et belles personnalités, de véritables grands hommes dans tous les genres. L'histoire de l'Angleterre n'est pas une histoire insignifiante dans laquelle il n'y ait rien à aimer et à admirer, et ce que le peuple anglais a fait peut être le sujet de sa fierté, voire même de son orgueil. Toutefois, répétons-nous, l'Angleterre est peu aimée, et l'on se demande même parfois si elle n'est pas un peu haïe dans le monde où elle est souveraine, si sa civilisation, incontestable pourtant, bien que personnelle, ne pèse pas souvent d'un poids trop lourd sur la conscience humaine, et s'il ne serait pas bon que l'Angleterre, inquiète en ce moment et plus soucieuse qu'à l'ordinaire, fût quelque peu humiliée dans son excès de grandeur et dans la grandeur de ses prétentions. Car si les Etats-Unis, eux, ont la doctrine Monroe qui ne dépasse point les limites du continent américain, la doctrine anglaise, elle, moins modeste et plus universelle, ne s'arrête nulle part. *Tout à moi*, dit-elle.

L'Angleterre, à vrai dire,—et ce n'est pas là précisément de la faiblesse,—ne tient pas absolument à être aimée. On peut bien se passer de cela et vivre sans cela. Le besoin d'amour et d'affection est une infirmité féminine qui nuit à la liberté et à la volonté de l'homme. Le peuple, tout comme l'homme, se diminue et quelquefois s'annule dans des tendresses qui amollissent, qui affaiblissent et qui font toujours perdre du temps. Les peuples bons et tendres, de sentiment et d'entraînement facile, qui calculent peu ou point, qui veulent la justice pour les autres et s'y sacrifient au besoin, sont les peuples naïfs et bêtes. C'est la chanson qui en fait des *frères*. La justice positive, pour l'ambitieux et pour le fort, c'est tout simplement le *primo mihi* ou le Tout pour moi. Et qui donc, à cette heure, du plus ou moins, comprend autrement la justice et tient bien plus réellement à l'amitié et à la reconnaissance de ses semblables qu'à son propre intérêt et à sa part de lion et d'égoïste dans la lutte et le partage entre les contestants? Est-ce pour la sainte cause de la justice que l'on a tant fondu de formidables canons, et si le monde entier est armé, est-ce pour chanter des cantiques et pour glorifier un Dieu de paix?

Mais c'est certainement la civilisation anglaise, produit d'une race peu tendre sinon peu affectueuse, qui a poussé le plus loin le *struggle for life* et qui en a fait une doctrine contre laquelle ne protestent plus aujourd'hui que quelques rêveurs, quelques humanitaires, et les victimes. Et c'est peut être pour cela, par la réaction d'un instinct généreux et sans doute en vertu d'une justice immanente, indestructible après tout, que cette civilisation anglaise n'est pas plus admirée que l'Angleterre n'est aimée. Car l'admiration manque autant que la sympathie.

Et faut-il s'en étonner beaucoup?

En attendant, en admettant la puissance de l'œuvre anglaise, tout en justifiant plus ou moins l'Angleterre dans sa politique, sa conduite, ses moyens, ses actes, ses faits, sa nécessité de vivre, de s'enrichir et de devenir un peu ce qu'elle est aujourd'hui, on voit non seulement que l'Angleterre n'est pas la plus généreuse et la plus chevaleresque des nations, la plus chrétienne et la plus morale, celle qu'on peut admirer sans mesure et qu'on est heureux d'imiter, mais on trouve encore que la grande nation de l'industrialisme, du mercantilisme, du commerce et des affaires, avec toutes ses richesses acquises, est peut être celle qui a le plus de pauvres, le plus de malheureux et le plus de misérables en son sein. Le prolétariat anglais n'est pas plus heureux aujourd'hui qu'au temps de Malthus et de la famille à réduire; le pauperisme, dont le nom n'est ni chrétien ni humain, qui ne devrait pas exister dans l'atélier du travail et de l'industrie sans arrêt, a une physionomie anglaise particulièrement triste et désolée. Londres, l'immense capitale aux trois millions d'âmes, où le Parlement a deux têtes, où Victoria est impératrice et reine, où saint Paul est devenu protestant, où le Soleil n'a pas assez de rayons ou des rayons assez puissants pour pénétrer le brouillard, contient des milliers et des milliers de misérables qui disent à la foie que son opulence est fausse ou mensonge, que sa moralité n'est vraie dans aucune classe, et que le socialisme finira par y parler une langue plutôt révolutionnaire que conservatrice. Les haillons de la grande ville civilisée qu'on appelle Londres sont les haillons les plus misérables du monde, sordides et sans rayons de Soleil et qui semblent n'intéresser et n'apitoyer personne. Mais Londres, abominablement ivre le samedi, respecte le saint jour du dimanche, qui porte le nom de *Sunday*, jour du *Soleil*.

Non, la civilisation anglaise n'est véritablement pas bonne, bienfaisante et glorieuse. Elle manque de générosité et de cœur. La justice et la conscience lui font défaut. Elle ne possède point cette lumière qui rayonne en bienfaits sur les autres et qui fait qu'on l'aime autant qu'on l'admire, heureux qu'on est de se sentir éclairé et réchauffé par elle. On voit qu'elle est froide, égoïste, personnelle, peu soucieuse de tendresse, indifférente au dévouement et fagonnée à l'image de l'intérêt anglais. Elle procède, du reste, d'un principe qui ne lui permet guère d'être autrement. C'est la civilisation des choses exclusivement positives, des affaires, des transactions commerciales, des échanges, du mercantilisme et de la moralité qui en sort. Un navire marchand qui a conservé quelques allures du pirate normand, des ballots de marchandises et de produits de toute sorte dans lesquels on trouve des Bibles de colonisation et des fusils d'affranchissement, une diplomatie très souple, très variée, très adroite et pas très honnête et très franche, voilà, dit-on quelquefois, la civilisation anglaise. Il en est même qui comparent l'Angleterre à une pieuvre. Mais ceux-là sont des méchants ou des envieux. Pourtant, quand l'Angleterre sera déchue et tombée, car tout tombe avec le temps, la civilisation anglaise n'aura point laissé une lumière assez grande et assez bienfaisante derrière elle pour que l'humanité en garde un précieux souvenir et une éternelle reconnaissance. Qui sait même si l'Angleterre, ne périssant pas, vivant par le droit qu'elle a de vivre, mais changée ou modifiée par les lois d'un progrès général qui ne se refuse à personne et qui s'impose à tous, n'avouera pas demain qu'elle n'était pas tout à fait dans la vérité, dans la justice et dans la civilisation? Une civilisation, après tout, n'est qu'une chose relative, et l'humanité change de civilisations comme l'homme change d'habits. Les civilisations, tout comme les habits, vieillissent et s'usent.

En attendant, pour en revenir à la doctrine Monroe et pour finir par là,—car nous n'avons pas perdu notre sujet de vue, et il faut conclure—croyons bien qu'il n'y aura point de guerre fratricide entre les Etats-Unis et l'Angleterre à propos de la petite république de Vénézuéla. La chose n'en vaut pas la peine. Les Etats-Unis y gagneraient peu et l'Angleterre y gagnerait moins. Ils y perdraient même tous les deux. Et les deux nations, à peu près de même race, parlant la même langue, ne se détestant pas cordialement, s'aimant même plus qu'elles ne croient, sont trop sages et trop positives pour se tirer des coups de canon qui leur feraient du mal. Elles s'entendront bien sans cela, à l'amiable, par un arbitrage qui réglera le différend et satisfera aussi bien les Etats-Unis que l'Angleterre elle-même. L'Angleterre, quand il le faut, à la prudence des concessions nécessaires, et comme l'Europe lui paraît hostile en ce moment, non seulement elle ne tient pas à mécontenter les Etats-Unis, mais encore elle désire leur alliance comme un précieux concours, disant presque tout haut qu'une semblable alliance rendrait l'Angleterre et les Etats-Unis les arbitres et les maîtres du monde. Pourquoi non? Et quand lord Salisbury lui-même le premier ministre de l'Angleterre, admet et reconnaît juste la doctrine américaine du président Monroe, il ne faut pas s'étonner, mais plutôt dire, comme Edouard III relevant la jarretière tombée de la blanche jambe de la belle comtesse de Salisbury:

Honni soit qui mal y pense!

J. GENTIL.

Elle a son brevet supérieur.

Depuis longtemps, je désirais vivement
Goûter l'existence de famille.
Je grimpe chez mon voisin, homme charmant,
Et je lui demande sa fille.
Il me répond: "Eh! n'a pas l' sou.
Seul'ment vous pouvez bien chercher n'importe [où,
Vous n' trouv'rez pas d' parti meilleur.....
Elle a son brevet supérieur!"

Fallait voir la noc' qu'on a faite chez nous:
Y avait toute la ville entière.
Au dessert, v'là tout le mond' qui s' met à [g'noux,
Histoir' d'attacher la jarr'tière.
"Sacrebleu! dit ma femme, plus haut!
Et puis tâches de m' l'attacher comme il faut!"
C'est pas un' femm', c'est un sapeur....
Elle a son brevet supérieur!

Au bout de deux mois, c'est comme au premier [jour.
Eh! m'apprend l' nom de tout' les planètes.
Mais c'est en vain que je lui dis: "Mon amour,
Bouch' plutôt les trous d' mes chaussettes.
V'là trop longtemps, vois-tu, qu' tu viens
Me bassiner avec tes Mérovingiens.
Tout ça, j' m'en moque!" Ah! quel malheur,
Elle a son brevet supérieur!

Je n'ai pas vu toutes mes calamités!
Quand mon épous' reçoit du monde,
Elle pouss' des coll's à tous ses invités
Et puis leur fait voir sa mapp'mond's.
Au lieu d'avoir l'coll au fricot,
Elle fait des vers et l'on d'vine illico,
Rien qu'en voyant son intérieur,
Qu'elle a son brevet supérieur!

Pendant qu'elle resoud un problème épatant,
C'est moi qui m'occupe du ménage,
Chaque soir, je lav' la vaisselle en chantant,
J' fais tout l' petit raccommodage.
L' matin, j'écum' le pot au feu,
Vrai, c'est étrintant, et j'y trouve un cheveu.
Eh! me fait suer, parol' d'honneur
Avec son brevet supérieur!

Enfin ma moitié me boule à chaque instant,
Le nez plongé dans l'écriture.
Elle me fait des scènes en prétextant
Que je n' suis pas fort sur l' histoire!
Y a pas besoin d'êt' bachelier
Pour comprendre qu'il est temps d' la renvoyer
A son papa, y a pas d'erreur,
Elle et son brevet supérieur!

MAC NAB.

Un nouveau scandale.

Un scandale vient d'éclater à New-York dans le monde savant, qu'on croyait jusqu'à présent incorruptible.

L'incolpé, directeur du musée de l'Etat, est le professeur J. Hall, un vieillard de quatre vingt-quatre ans, fort connu en Amérique pour certaines découvertes scientifiques. Les travaux de M. Hall font autorité sur plusieurs points de géologie et de paléontologie. Le directeur du Musée de New-York vivait jusqu'ici entouré de la considération générale. Aussi conçoit-on la stupeur qui a accueilli la nouvelle de son incarcération. On accuse M. Hall,—et les preuves de sa culpabilité sont accablantes,—d'avoir vendu diverses pièces appartenant au Musée pour la somme de 350,000 fr. C'est l'American Scientific Association qui les a achetées clandestinement. On accuse aussi M. Hall de s'être livré au profit de l'Université de Pensylvanie à des trafics de même nature. Il aurait encore encaissé de ce chef 75,000 fr.

On affirme enfin que M. Hall reçevait des pots de vin de la part de ses employés subalternes et que ceux ci d'ailleurs "étaient pour la plupart de simples coquins."

—LA—

POUPÉE BLANCHE.

Dans l'étroite salle de garde où flottait, dans la fumée des pipes, un relent de victuailles, les trois gardiens, accoudés sur la table, avaient attendu patiemment une bonne demi-heure.

L'un d'eux rompit enfin le silence:

—Le brigadier, dit-il, avait pourtant bien promis de venir tirer les Rois avec nous.

—Sans doute, approuva le second; il avait promis péremptoirement. Mais il dînait en famille, chez sa tante. On l'aura retenu pour les tirer aussi là-bas.

—Conséquemment, fit observer le troisième, qu'il se trouve peut-être deux fois Roi ce soir: une fois là-bas, s'il a eu la fève, et une fois ici, où nous sommes sûrs qu'il l'a. Car voilà sa part sur la table, et, comme nous avons mangé les nôtres, nous sommes bien certains qu'elle ne peut être que dans celle-ci.

—Qu'est-ce que nous allons en faire, puisque indubitablement il ne vient pas?

—Cette malice! Nous allons la recouper en trois et la manger. C'est les Rois, n'est-ce pas? Eh bien! il faut ici un Roi, ce soir, comme partout.

—Parfaitement, pour payer la goutte.

—Moi, reprit le premier gardien, j'ai une autre idée. D'être roi, je m'en fiche. Les honneurs m'indifèrent. Et s'il n'y a que la goutte pour faire votre bonheur, soyez-le. Je vous l'offre.

—Alors, la portion?

—La portion? Eh bien! l'un de nous ira la porter au 6.

—Au prisonnier? C'est contraire au règlement, cette offrande.

—Le règlement? Qu'est-ce qu'il en saura? Ses yeux, c'est les nôtres. Et c'est pas nous qui irons nous dénoncer, je pense?

—Probable. Dame, moi je veux bien! Le pauvre diable est assez triste. Ça lui fera une consolation de voir qu'on a pensé à lui.

—Crédié, c'est qu'il en a une couche, celui-là, de misère! Mille noms de noms, c'est tout de même raide d'être depuis quatre ans sous les verrous pour un crime qu'on n'a pas commis!

—Chut!.... Parle pas si haut. Ces choses-là, ça ne doit pas se dire ici.

—Pourquoi, puisqu'ici comme partout tout le monde le sait?

—Possible, mais un prisonnier est toujours un prisonnier. Le 6 a beau être un brave homme. Il est bouclé tout de même. Et, tant qu'il sera bouclé, motus. Rien à dire, rien à faire, qu'à marcher droit. C'est la consigne.

—En attendant, la tranche de galette?

—D'accord pour lui porter? Qui est-ce qui s'en charge?

—Toi, puisque tu as eu l'idée.

—Avec plaisir.

Le gardien se leva, enveloppa le quartier de gâteau dans le papier festonné sur lequel on l'avait coupé, et sortit de la salle.

Deux minutes après, il ouvrait le guichet d'une cellule.

—Le 6, vous n'êtes pas couché?

—Non, qu'est-ce qu'il y a?

—Il y a que nous venons, les camarades et moi, de tirer les Rois, et que je vous apporte votre part. La voulez-vous?

Par l'étroite ouverture sa main passait, tendant le mince paquet entouré de papier blanc.

Machinalement, l'homme le prit.

—Merci, dit-il.

—Et vous savez, fit le gardien, avec un gros rire de sympathie, la fève doit être dedans. Ah! vous avez de la veine! C'est vous qui êtes le Roi!....

Le guichet se referma.

* * *

Derrière la porte, l'homme était resté debout, immobile, regardant à la lueur de sa bougie, plantée dans un goulot de bouteille, le cadeau imprévu que serraient instinctivement ses doigts.

La fève?.....Les Rois?....Ah! oui....Il comprenait.

Il revint lentement vers sa chaise et s'assit, les coudes aux genoux, le front songeur, le regard vague.

Les Rois? C'était, au commencement de l'année, un prolongement de fête, un supplément de réjouissances, après celles de Noël et du jour de l'An. Oui, oui, il se souvenait. Il en avait pris sa part, lui aussi, du temps qu'il était dehors, un être libre, un homme comme les autres. C'était le soir, autour d'une nappe blanche où la lampe projetait son rond de joyeuse clarté. Tout le monde était là, l'œil attentif, les parents, les invités, un sourire d'impatience crispée au coin des lèvres, surveillant les mouvements du couteau découpant les parts égales....Puis, la serviette jetée sur l'assiette fatidique, et la main du plus jeune enfant prenant à tâtons les morceaux l'un après l'autre. "Pour qui celui-ci?—Pour grand-père!—Et celui-là?—Pour maman!" Puis la mastication silencieuse et prudente, entrecoupée de petits rires nerveux. "A qui la fève?—A vous?—Non, pas à moi!—A personne, alors?—Si, la voilà!" Et les cris des gamins ravis, battant des mains: "Vive le Roi! Vive la Reine!"

C'était loin, tout cela.... Les Rois, la fève....

Instinctivement, il avait déplié le paquet. Et ses doigts, inconscients, tâtaient le gâteau, soudaient la pâte. Soudain, un sourire douloureux plissa sa bouche. Le gardien avait dit vrai. Entre son index et son pouce, quelque chose de dur résistait. C'était lui qui avait la fève. C'était lui qui était le Roi!

Sous une pression plus forte, le gâteau s'ouvrit. Il regarda.

Ce n'était pas une fève. C'était une petite poupée, haute de trois pouces, une naïve image de porcelaine figurant un enfant minuscule, un bébé blanc, en chemise blanche, tout raide, les jambes droites, les bras collés au corps, avec un peu de rose donnant au visage l'apparence de la vie, et, sous un casque de couleur fauve imitant les cheveux, deux taches noires simulant les yeux, une tache rouge esquissant la bouche....

Ah! oui, c'était la mode nouvelle, venue de Paris comme toutes les autres. Même en province, où il vivait, elle existait déjà de son temps. C'est une façon de rappeler l'origine de la fête. Les Rois, c'étaient ces voyageurs qu'on appelait aussi les Mages, et qui étaient venus de loin, de très loin, guidés par une étoile, vers l'étable où était né le future roi des âmes, Jésus, fils de Marie, vers l'humble berceau duquel le bœuf et l'âne, de leurs crèches voisines, tendaient leurs cous.

Et ce petit enfant de porcelaine blanche, c'était l'évocation naïve de l'autre enfant, de celui qui était né là-bas, il y avait bientôt vingt siècles, pour préparer dans le monde le règne de la justice et de l'amour.

Les sourcils de l'homme se froncèrent. L'amour humain? La justice humaine? Ah! bien, oui, c'était du propre! Il en savait quelque chose, lui, de ce que valaient ces mots creux, ces légendes à dormir debout, bonnes à piper les imbéciles!

* * *

Et pour la millième fois son passé se dressa devant ses yeux spectre lamentable et tragique, saignant des quatre plaies infermables de son atroce, inique et monstrueux crucifiement. On l'avait condamné, lui, innocent, sur un faux témoignage, pour un meurtre commis par un autre, malgré ses dénégations indignées, malgré ses désespérés appels à la raison qui l'absolvait, à l'évidence qui criait pour lui, à la protestation des faits et des hommes, ses témoins à lui, les vrais ceux-là, qui certifiaient, attestaient, clamaient son innocence. On l'avait condamné parce qu'il fallait une proie à la justice, parce que la justice la tenait en lui, cette proie, et qu'elle n'avait pas voulu la lâcher.

Et depuis.... Depuis, c'avait été la torture sans fin et sans nom, le supplice de toutes les heures, toutes les fibres de son être tordues par les tenailles de l'impuissante révolte. Tout, il avait tout perdu: le ciel qu'on voit, l'air qu'on respire, la sensation d'être une créature qui agit, qui espère, qui aime, même cette obscure joie de vivre que connaît le dernier des animaux. Une machine à souffrir, inerte et pourtant pantelante, voilà ce qu'étaient devenus son corps et son esprit, sa pensée et sa chair. Et cela sans fin, pour toujours, jusqu'au dernier spasme de sa lente agonie....

Non, pourtant! Une étoile avait brillé dans sa nuit. Le faux témoin s'était rétracté. La bouche, la bouche infâme, s'était rouverte, d'elle-même, pour crier: "J'ai menti!"

Alors c'était fini? Fini le cauchemar, finie l'obsession de l'ignominie imméritée et de l'ijuste geôle? Les portes implacables allaient s'ouvrir. Il allait sortir, sortir tout de suite, gonfler sa poitrine d'air libre, courir à ceux-qui, depuis tant de jours, le pleuraient, leur crier: "Me voici, c'est moi!"

Non, pas encore.

Pourquoi?

Parce que.

Parce que la justice ne lâche pas ainsi, même reconnus, même proclamés innocents, ceux qu'elle a faussement déclarés coupables. Elle refuse de le lâcher, la justice. Elle ne le lâchera que contrainte et forcée. Il faudra le lui arracher comme à une bête charnée et malfaisante dont les muscles refusent de se détendre et les griffes de se rentrer.

En attendant, ceux qui le regrettent et qui l'aiment meurent de désespoir. Hier, c'est sa femme qui est morte. A qui le tour demain?

Et derrière les juges qui lui refusent sa liberté comme derrière ceux qui la lui ont ravie, se dresse, fallacieux symbole de justice et de pardon, l'image du rédempteur dont cette poupée de porcelaine blanche évoque la silhouette enfantine, à qui partout, ce soir, dans les familles heureuses, sourit la complaisance d'une égoïste et béate crédulité....

Ah! dérision, comédie, mensonge de tous et de tout!....

Glissant aux doigts qui la retenaient, la poupée blanche a roulé sur le pavé de la cellule. D'un mouvement de colère, l'homme, pour l'écraser, a levé son talon....

Le talon n'est pas retombé.

Comme honteux de sa révolte contre cette fragile image de la faiblesse et de l'enfance, le prisonnier se penche, ramasse la petite statuette, et, allant vers la muraille, il la place debout, accotée au dos d'un livre, au bord de la planchette qui est au pied de son lit.

Puis, brisé de fatigue, il se couche, éteint sa lumière et s'endort.

* * *

Or, vers la mi-nuit, l'homme s'éveilla sans doute, car voici qu'une lueur étrange a frappé ses yeux.

Il se dresse dans son lit et regarde.

Devant lui, le long du mur, debout sur la planchette où il a posé la poupée blanche, une forme apparaît, blanche aussi, mais plus grande, comme celle d'un jeune enfant.

Et l'enfant nimbé de lumière parle, et voici que ses lèvres disent:

—Pauvre homme, l'un des plus malheureux et les plus tristes sur qui je puisse pencher ma pitié infinie, c'est moi, toujours moi, moi quand même, qui reste le refuge de l'humaine détresse, comme je suis, hélas! trop souvent, le temoin de l'humaine erreur.

"L'erreur des hommes a fait de moi sa première victime. J'étais le pardon des injures, l'espérance d'une vie meilleure, la foi dans la justice, dont le jour luira pour tous au delà de la tombe où tout homme à son tour se couche. Ils ont crucifié en moi la foi, l'espérance et le pardon.

"Je vis, pourtant, et l'idée redemptrice que revêtit jadis ma forme terrestre vit aussi, supérieure à toutes les erreurs, à tous les crimes: c'est l'éternelle, l'immortelle pitié.

"Mon image attristée fut derrière ceux qui ordonnèrent et prolongent encore ton injuste supplice. Elle sera demain, victorieuse, derrière ceux qui le feront cesser.

"Mais pour les uns et pour les autres, et pour toi-même, et pour les hommes, tes frères, plus à plaindre pour les maux qu'ils infligent aux autres que pour ceux qu'ils endurent eux-mêmes, prie, pauvre être de souffrance et d'angoisse, parce que la prière est l'unique délivrance, en attendant la suprême délivrance de la mort!"

Et, quand l'homme s'éveilla aux premières lueurs de l'aube, il s'aperçut que, sur sa poitrine, ses mains étaient jointes, comme s'il avait prié.

Le Génie de Lamartine.

De génie plus authentique et de vie plus belle que le génie et la vie de Lamartine, je n'en trouve point. Doucement élevé, en pleine campagne, par des femmes et par un prêtre romanesque, n'ayant pour livres que la Bible, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, il s'en va rêver en Italie et se met à chanter. Et aussitôt les hommes reconnaissent que cette merveille leur est née: un poète vraiment inspiré, un poète comme ceux des âges antiques, ce "quelque chose de léger, d'ailé et de divin" dont parle Platon.

Ce poète, aussi peu "homme de lettres" qu'Homer, ce qu'il exprimait sans effort, c'était tous les beaux sentiments tristes et doux accumulés dans l'âme humaine depuis trois mille ans: l'amour chaste et rêveur, la sympathie pour la vie universelle, un désir de communion avec la nature, l'inquiétude devant son mystère, l'espoir en la bonté du Dieu qu'elle révèle confusément: je ne sais quoi encore, un suave mélange de piété chrétienne, de songe platonicien, de voluptueuse et grave langueur.

Mais qui dirait cela mieux que Sainte-Beuve? "Enseignant ainsi la nature à grands traits et par masses, en s'attachant aux vastes bruits, aux grandes herbes, aux larges feuillages, et en jetant au milieu de cette scène indéfinie et sous ses horizons immenses tout ce qu'il y a de plus vrai, de plus tendre et de plus religieux dans la mélancolie humaine, Lamartine a obtenu du premier coup des effets d'une simplicité sublime, et a fait, une fois pour toutes, ce qui n'était qu'une seule fois possible."

Lassé soit-il à jamais! On se fatigue des prouesses de la versification. On est las quelque fois du style plastique et de ses ciselures, du pittoresque à outrance, de la rhétorique impressionnable et de ses contournements. Et c'est alors un délice, c'est un rafraichissement inexprimable que ces vers jailli d'une âme comme d'une source profonde, et dont on ne sait "comment ils sont faits".

Sans compter que, parmi ces vers de génie,—à travers les nonchalances, les maladresses et les naïvetés de facture qui rappellent les très anciens poètes, et parfois aussi à travers les formules conservées du XVIIe siècle,—des vers éclatants et des strophes des poètes le savent bien, d'une beauté aussi solide, d'une plénitude aussi sonore, d'une couleur aussi éclatante et d'une langue aussi inventée que les plus beaux passages de Victor Hugo ou de Leconte de Lisle.

Rappellerai-je que ce roi de l'élégie amoureuse et religieuse est aussi le poète de la Marseillaise de la paix, des Révolutions, des Fragments des livres antiques: que nul n'a plus aimé les hommes ni annoncé avec une éloquence plus impetueuse l'Evangile des temps nouveaux: qu'il a fait *Jocelyn*, cette épopée du sacrifice et le seul grand poème moderne que nous avons? que nul n'a exprimé comme lui la conception idéaliste de l'univers et de la destinée, et qu'enfin c'est dans *Harold*, dans *Jocelyn* et dans la *Chute d'un Ange* que se trouvent les plus beaux morceaux de poésie philosophique qui aient été écrits dans notre langue?

JULES LEMAITRE.

PETITES VÉRITÉS.

"Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc en ciel et jeter sur sa ligne la poussière des ailes du papillon. Comme le petit chien du pèlerin, à chaque fois qu'on secoue la patte, il faut qu'il en tombe des perles."

"Les grands et rares sacrifices du cœur ne se voient guère que de la part des femmes: presque tous les bons procédés leur appartiennent en amour, et souvent en amitié, surtout quand elle a succédé à l'amour."

FEUILLETON.

ENTRE CHIEN —ET— LOUP.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DIANE DE LIMEUIL, jeune veuve; vingt-sept ans.
GUY DE LUSTRAC, célibataire; trente-deux ans.
UNE FEMME DE CHAMBRE.

La scène représente un petit boudoir très élégant; abondance de meubles bas et capitonnés, de paravents, de plantes, de tables chargées de bibelots.—Au fond, une cheminée avec pendule et thermomètre accroché près de la glace.—A droite, une chaise longue.—A gauche, un fauteuil vide.—Le jour commence à baisser.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIANE, puis UNE FEMME DE CHAMBRE.

Diane.—Elle est à demi étendue sur la chaise longue et semble rêver.—Ah! Dieu!.... Cet après-midi m'a paru interminable!.... Quelle heure peut-il bien être? (Elle s'étire nerveusement et sonne.)

La femme de chambre, entrant.—Madame la comtesse a sonné?

Diane.—Apportez la lampe: on n'y voit plus pour lire.

La femme de chambre.—Bien, madame. (Fausse sortie.)

Diane.—Au fait, non. N'éclairez pas encore. Est-il venu des visites?

La femme de chambre—Quelques-unes, madame.

Diane,—Vous avez répondu que je suis souffrante?

La femme de chambre, dissimulant une légère ironie, sous une apparence de respect irréprochable.—J'ai répondu que madame a une migraine épouvantable.

Diane, s'asseyant sur la chaise longue et haussant les épaules,—Qui vous a chargée de dire: "épouvantable"? Comme vous avez peu d'intelligence! j'ai donné l'ordre de recevoir dans le cas où.... quelqu'un insisterait. Naturellement, si vous racontez que je suis à l'agonie....(d'un ton plus doux.) Personne n'a insisté?

La femme de chambre.—Pardon, madame....

Diane, vivement.—Ah! vous voyez!.... Et qui donc, je vous prie?

La femme de chambre.—Mme la baronne de Vernantes; mais j'ai pensé....

Diane, rassurée.—Oh! ma chère, comme vous avez bien fait!... Elle m'aurait tué avec sa voix glapissante.... Qui est venu encore?

La femme de chambre, à part, froissée.—Ah! je n'ai pas d'intelligence! [Haut.] Les cartes sont dans l'antichambre, si madame veut les voir.....

Diane.—Hé! mon Dieu, tâchez de vous en souvenir. [La femme de chambre fait semblant de se creuser la mémoire.] Voyons: Mme de Tautavel? [Signe négatif.] Mme de Pontussan?

La Femme de chambre.—Elle est venue.

Diane.—Mme de Saint-Armel?

La femme de chambre.—Monsieur.... M. de Lustrac?

La femme de chambre